

Si tel est l'endurcissement des ordonnateurs de cette scène, quel n'est pas de son côté le dévouement de ceux qui doivent l'exécuter. Ne semblent-ils pas lutter de patience avec l'exigence de leurs maîtres ? Dites, quel est le sacrifice ou la privation, à laquelle ils se soient refusés ? quel est le danger contre lequel un seul cri se soit élevé ? Dans le temps que les chefs passagers qui ont ravagé la France, prodiguoient avec un égal dédain les hommes et les assignats, et les uns et les autres comme la poussière, au lieu des malédictions et des révoltes que cette conduite devoit provoquer, ont-ils recueilli autre chose que des félicitations et des hommages ? Les hommes que l'on envoie à la boucherie, ou bien au fond des mers britanniques, ne sont-ils pas ceux que l'Europe étonnée voit servir et combattre *sans paye* depuis cinq ans : ceux que les assemblées successives ont bercés des plus chimériques espérances ? Cet excès de patience d'une part n'explique-t-il pas, ne crée-t-il pas de l'autre cet excès d'audace, et quand les uns ne se plaignent pas de cet ordre de choses, comment les autres le trouveroient-ils mauvais, ou se refuseroient-ils à en profiter. Oui, il faut le dire : le véritable phénomène de la Révolution est la patience de quatre cent mille hommes armés, et de trois cent mille rentiers, tous également ruinés, qui, aux jours de leur opulence, n'ayant su que renverser une cour qui les payoit bien, n'ont su, aux jours de leur détresse que s'immoler pour la main ignoble qui les écrase : ce double contre-sens confond la raison.